

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules PRAVIEUX

A quoi servent les romans et comment  
les compose-t-on ? (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 20, p. 243-249

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# A quoi servent les romans

et

## Comment les compose-t-on ?

(Suite)

De quelque façon qu'elle ait été reçue par lui, l'idée, dès qu'elle s'est installée chez le romancier, prend possession de son cerveau ; elle l'accapare, elle l'obsède, elle vit de sa vie. Lorsqu'il veut la « réaliser », il lui faut la préciser, l'élargir ; il lui faut évoquer des personnages, des « types » inventer un milieu social pour les situer, imaginer des combinaisons d'événements, des crises de sentiments, des conflits de passions où leur âme se dévoilera ; il faut donner à une fiction toutes les apparences du réel, l'air du « vécu », et pour cela mettre à contribution tout ce qu'il a vu jusque là, tout ce qu'il ne sait pas, et apprendre ce qu'il ignore. C'est l'heure de la « documentation ».

Le docteur Félix Regnault qui a écrit sur le sujet qui nous occupe, déclare : « Tout écrivain dont l'œuvre n'est pas de pure imagination se documente pour l'écrire, qu'il s'agisse d'un roman ou d'une étude philosophique ou sociale. Lui aussi recueille les faits avec une idée directrice qui sera la raison d'être et la conclusion de son livre. Ce travail préliminaire est souvent plus pénible que celui du style, mais il est moins apparent ; aussi, le public s'imagine-t-il que l'auteur écrit à de rares intervalles et paresse le reste du temps. Il n'est pas, en réalité, de métier plus dur lorsqu'on l'exerce avec conscience. Prenons un exemple connu : il a suffi à Zola, de quelques heures dans la matinée pour remplir son prodigieux labeur : il rature peu, et ce qu'il écrit de sa grande et belle écriture égale, est définitif. Mais on ne

parle pas des après-midi qu'il consacre à la constitution de ses dossiers. Car il se documente extrêmement ».

Le docteur Regnault ne me paraît pas dépourvu d'une certaine candeur : il m'a tout l'air de considérer comme un document scientifique l'œuvre de Zola devant laquelle M. Léon Daudet ne se sent pourtant pas impressionné. Ce qu'il nous dit de la méthode de travail du fameux romancier me paraît être tout à fait dans la note juste : « La bibliothèque nationale, écrit M. Daudet, vient de recevoir quatre-vingt-dix volumes des manuscrits de feu Zola, quatre-vingt-dix paquets d'ordures soigneusement étiquetés et numérotés et qui répandent déjà, affirme-t-on, une odeur épouvantable... Après s'être gorgé de manuels sur le thème qu'il avait choisi, il se mettait à sa table de travail. Là, pendant des heures d'horloge, le matin, il soulageait son imagination malade, alignant sans une rature des pages et des pages de description ».

Emile Zola était pourtant très fier de sa documentation. Ce qu'elle valait, il faut le laisser dire à ceux de son école, à ses amis, à ses disciples.

En ce temps-là, — il y a quelque trente ans — Zola était salué comme chef d'école : il avait, parmi les jeunes romanciers, des admirateurs exaltés, des élèves qui, chaque jour, du haut d'une colonne de journal, criaient à tue-tête, comme le muézin du faîte de son minaret : « Zola est grand ; Zola seul est grand ». Quand, parut le roman *La Terre*, ce fut de la stupeur : amis et ennemis de Zola semblèrent se réconcilier dans l'unanimité d'un même haut-le-cœur. L'auteur de *La Terre* fut traité de vil pornographe. Pour que l'exécution fût plus complète, cinq de ses plus fervents amis, de ses plus chers élèves, s'approchèrent de lui, et lui donnèrent le coup de pied du disciple. C'étaient MM. Bonnetain, Descaves, G. H. Rosny et Paul-Margueritte : « Non seulement, écrivaient-ils

dans un manifeste qui fit alors grand tapage, non seulement *l'observation* est superficielle, les termes démodés, la narration commune est dépourvue de caractéristique, mais la note est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que par instant, on se croirait en face d'un recueil de scatologie. Le maître est descendu au fond de l'immondice ». Du fond de l'immondice où venaient de l'asseoir ses disciples, le maître poussa un cri de rage et se contenta de dire, pour se laver, que s'il y était, il n'avait d'autre intention que de s'y « documenter ». Et Zola continua de plus belle de répandre sur toute l'étendue de la littérature française le guano de ses épais romans.

Si, au risque de fatiguer les lecteurs des *Echos de St-Maurice*, je me suis arrêté, un peu plus que de raison peut-être, à l'œuvre de ce romancier, c'est que je parle de la « préparation » du roman et que Zola passe pour avoir pratiqué dans sa rigueur la méthode de documentation.

En même temps qu'il se documente pour l'œuvre future, le romancier établit un plan : il invente et coordonne les péripéties du récit qu'il va nous faire. Chaque écrivain a pour cela ses procédés, ses habitudes, ses manies : « Ainsi, Balzac commençait ses romans par un cadre petit ; puis, comme s'il s'agissait d'un être vivant qui grandit, il l'augmentait sans cesse d'ajoutés successifs. Alexandre Dumas, fils, éprouvait une grande difficulté à classer ses idées. Ses pièces exigeaient une longue incubation, pendant plusieurs mois, même des années, il se renfermait alors dans une réclusion absolue, n'acceptant pas qu'on lui portât à manger, faisant lui-même son café, vivant de viande froide et de sandwiches (le Dr Regnault, qui nous donne gravement ces détails, omet de nous dire quelle pouvait bien être l'influence du veau froid et du jambon d'York sur l'intensité et la

qualité du travail cérébral) ne se couchant pas pendant plusieurs nuits. Mais, une fois qu'il tenait son plan, il redevenait de charmante humeur et écrivait sans peine apparente, et dans un temps très court, des manuscrits d'une écriture nette et sans ratures : *Monsieur Alphonse* a été écrit en dix-sept jours, la *Visite de noces* en huit jours; le deuxième acte de *la Dame aux Camélias* fut écrit en un jour, de midi à quatre heures, (admirez, je vous prie la précision rigoureuse de ce renseignement : de midi à quatre heures ! l'heure mauvaise, celle de la digestion ; il est vrai que Dumas ne mangeait que du veau froid ! ) Cette facilité de style a trompé plusieurs critiques qui, ne tenant pas compte du travail préliminaire, estimèrent que ses œuvres ne lui avaient coûté aucune peine ».

Tandis qu'il établit son plan, l'écrivain doit créer les personnages qui peupleront, animeront son récit. Ces personnages, ces « types », ces « héros », pour employer le langage du métier, d'où le romancier les tire-t-il ? De son imagination, de ses souvenirs, de son observation journalière, du milieu social où il vit : il lui serait à lui-même fort difficile de dire, le plus souvent, d'où il les a tirés, et si ce fut son imagination ou bien l'observation de la réalité qui lui apporte le plus de matériaux pour son œuvre.

Pourtant, il faut noter que les romanciers ont tendance à recruter leur personnel dans les milieux sociaux que, par goût, par vocation, ils sont appelés à fréquenter, ce qui s'explique tout naturellement. Les premiers types d'individus qui se présentent à l'écrivain en quête de « personnages », ce sont ceux, qu'il peut rencontrer chaque jour, ce sont les gens dont il est mieux à même de connaître les défauts et les qualités qu'il aime surtout à peindre : ce sont ceux-là que nous rencontrons le plus souvent dans ses livres.

Il n'est pas ordinaire qu'un romancier pousse la méthode impersonnelle « objective » jusqu'à ne vous rien révéler de ses occupations et de ses préoccupations journalières. La vérité c'est que les romanciers mettent beaucoup de complaisance à nous décrire les scènes, les spectacles, les paysages que leurs yeux sont accoutumés de voir. Il y a même là, pour eux, un écueil qu'ils n'évitent pas toujours. Nous sommes tous portés à croire que les autres ont les mêmes goûts que nous. Un romancier qui vient de nous conter une histoire « arrivée »... ou presque, sous ses yeux, est tout surpris de voir que l'univers entier ne s'intéresse pas à ce qui l'a si fort impressionné lui-même. Il crie à l'injustice, à la conspiration du silence, à la conjuration des médiocres ligués contre le talent. C'est que, pour le dire en passant, un homme de lettres est rarement content de son sort. Jamais les choses ne vont comme elles devraient aller, comme il veut qu'elles aillent. Plaignons-le. Plaignons ses proches, et s'il est en puissance d'épouse, plaignons sa femme exposée plus que tout autre, la pauvre, à entendre réciter chaque jour la litanie des doléances. Aussi, l'*Almanach Hachette* qui s'intitule « *Encyclopédie de la vie pratique* » et qui veut justifier son titre, dans un chapitre « L'art de se marier », m'a tout l'air de déconseiller aux jeunes filles d'épouser un homme de lettres : « Méfiez-vous, dit-il aux jeunes filles. Certains écrivains font de bons maris, mais à la condition d'avoir une bonne femme ». Je soupçonne les jeunes filles de France de lire assidûment l'*Almanach Hachette*, car, en vérité, sur le marché aux mariages, l'article « hommes de lettres » est peu demandé, on se méfie.

Beaucoup de romanciers, lorsqu'ils veulent « créer » ne vont pas chercher si loin ; ce sont eux-mêmes qu'ils nous dépeignent : tel paraît bien être le cas de M. Anatole France qui, dans plus d'un de ses livres, a chargé l'un de

ses héros d'agir ou tout au moins de parler comme il l'eût fait lui-même.

D'autres romanciers puisent à même leur famille, à même leur cercle de relations, à même les divers groupements de la ville qu'ils habitent, ce qui n'est pas sans leur causer certains embarras réels..., mais qui ont leur charme. Je sais, pour ma part, un homme de lettres qui connaît ces agréables ennuis. Le romancier pratique assez souvent dans ses livres l'observation malicieuse, narquoise, satirique. S'il ne blesse pas, du moins il pique. Il passe pour prendre autour de lui les « types » qu'il place dans ses romans et qu'il cède parfois à la tentation de rendre un peu ridicules, car la fée qui assista à sa naissance lui a fait le don d'ironie, si elle lui en a refusé bien d'autres. Aussi dans la ville qu'il habite se dresse-t-il comme une façon d'épouvantail ; il y produit sur certaines gens le même effet qu'un mannequin sur les moineaux. Doit-il publier un roman ? Il y a comme une angoisse autour de lui. « Est-ce que j'en serai ? » Le roman paru, c'est un jeu de société de rechercher à qui ressemblent les personnages que le romancier a bien voulu viser : tout naturellement, si le portrait est disgracieux, le personnage antipathique, on pense au voisin, à ses amis : on s'oublie généralement.

Le plus curieux de l'affaire, c'est que ce romancier m'a maintes fois affirmé qu'il n'a jamais voulu faire le portrait de personne. Il ne cherche pas à transposer dans ses récits les gens qu'il voit chaque jour. A mon sens, il n'a pas tort.

C'est une illusion de croire que prendre dans la réalité un être vivant pour le servir tout crû dans un roman, sans aucun assaisonnement emprunté à la fantaisie, soit une méthode très sûre. Assurément, ceux qui connaissent le personnage, et qui le reconnaîtront, auront grand plaisir à saluer au passage, dans un livre, quelqu'un de

leurs relations ; ils pourront se dire : « C'est tout à fait ça ! » mais combien sont-ils, je vous le demande, qui goûteront cette joie ? Un nombre infime. Mais les autres ! Les autres ! Un romancier n'écrit pas pour un petit groupe ; il cherche à atteindre, à intéresser la plus grande « clientèle » possible de lecteurs : s'imaginerait-il donc y réussir en offrant des portraits très « ressemblants » de personnages choisis en pleine réalité, dans un milieu qui lui est familier, mais qui n'ont d'attrait que pour ceux qui connaissent l'original, qui le coudoient chaque jour. Ne supposons pas les romanciers ni plus naïfs, ni plus méchants qu'ils ne sont. Il n'ont déjà pas si bonne réputation : soyons-leur miséricordieux.

Je ne l'ignore pas : il est des romanciers qui, pour composer un personnage, prennent à droite et à gauche, sur leurs contemporains, volent son nez à celui-ci, sa barbe à celui-là, son caractère, son âme à un autre. De ces morceaux rassemblés et qu'ils cimentent de leur style, ils font un être auquel, s'ils ont du talent, ils insufflent la vie. Tel paraît être le procédé qu'a suivi Jules Lemaître dans son roman *Les Rois*. Quelques romanciers se sont même avisés de mettre en scène, dans un roman, des personnages connus, nos contemporains, par exemple M. Adolphe Brisson, directeur des Annales, dans son roman *Florise Bonheur*, M. Maurice Barrès dans les *Déracinés*.

(A suivre.)

Jules PRAVIEUX.